

JOSEPH KESSEL
de l'Académie française

Au Grand Socco

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA STEPPE ROUGE, *nouvelles*. Nouvelle édition en 1932.
- L'ÉQUIPAGE, *roman*. Nouvelle édition revue et corrigée en 1969 de *Le repos de l'Équipage*.
- LE ONZE MAI, en collaboration avec Georges Suarez, *essai*.
- AU CAMP DES VAINCUS, en collaboration avec Georges Suarez, illustrations de H.P. Gassier, *essai*.
- MARY DE CORK, *essai*. En frontispice portrait de l'auteur par Jean Cocteau gravé sur bois (« Une Œuvre, Un Portrait »).
- LES CAPTIFS, *roman*. Nouvelle édition en 1933.
- LES CŒURS PURS, *nouvelles*. Nouvelle édition en 1934.
- DAMES DE CALIFORNIE, *récit*.
- LA RÈGLE DE L'HOMME, *récit*. Illustrations de Maurice Rudis.
- BELLE DE JOUR, *roman*.
- NUITS DE PRINCES, *récit*.
- VENT DE SABLE, *récit*. Frontispice de Geneviève Galibert.
- WAGON-LIT, *roman*.
- STAVISKY. L'homme que j'ai connu, *essai*. Nouvelle édition augmentée en 1974 d'*Un historique de l'Affaire* par Raymond Thévenin.
- LES ENFANTS DE LA CHANCE, *roman*.
- LE REPOS DE L'ÉQUIPAGE, *roman*.
- LA PASSANTE DU SANS-SOUCI, *roman*.
- LA ROSE DE JAVA, *roman*.
- HOLLYWOOD, VILLE MIRAGE, *reportage*.
- MERMOZ, *biographie*. Nouvelle édition illustrée en 1966.
- AU GRAND SOCCO, *roman*.
- LE COUP DE GRÂCE, en collaboration avec Maurice Druon, *théâtre*.
- LA PISTE FAUVE, *récit*.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

AU GRAND SOCCO

JOSEPH KESSEL
de l'Académie française

AU GRAND SOCCO

roman



GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952.*

Au pied du Vieux Tanger, et devant les portes mêmes de la muraille fortifiée qui enferme son labyrinthe de ruelles étroites, on trouve la place du Marché, le Grand Socco.

Autrefois, c'est-à-dire voilà trente ans à peine, le Grand Socco donnait sur la campagne et sur des collines de sable. Aujourd'hui, de toutes parts, la cité neuve, étrangère, arrête la vue. Mais aujourd'hui comme autrefois, du matin jusqu'au soir, marchands, acheteurs et curieux se rencontrent en plein soleil, en plein vent, sur le Grand Socco, parmi les guenilles aux cent couleurs et la rumeur aux mille cris.

Les éventaires y sont misérables et proposent seulement les objets et les aliments les plus primitifs, les plus pauvres. Les halles aux viandes, aux poissons, aux légumes, se trouvent à quelques pas, mais invisibles, cachés par des murs et des toits. Les étoffes éclatantes et les bijoux ouvragés, on les voit dans la rue des Siaghines, à l'intérieur des remparts; et là s'alignent aussi, par dizaines,

les changeurs dans leurs boutiques, ou derrière des comptoirs installés à même le pavé.

Au Grand Socco ne se tiennent que les charmeurs de serpents, les lecteurs à haute voix, les écrivains publics, les marchands de khol, de piment haché; les vendeurs de pâtisseries gluantes, de fleurs odorantes, de paniers tressés.

Et les paysannes qui sont là, coiffées de grands chapeaux de paille et les jambes guêtrées par des morceaux de mauvais cuir, elles viennent des douars lointains, elles ont cheminé et cheminé à travers les ronces déchirantes pour proposer aux chalands un poulet famélique, ou quelques œufs, ou seulement une brassée de charbon de bois. Leurs visages ne sont pas voilés. A tant de misère et de labeur, cette liberté, du moins, est permise.

Des bourricots trottaient, des automobiles précieuses fendent lentement la foule. Dans le fond, frémissent les arbres séculaires de la Mendoubia, où le représentant du Sultan de Rabat régit la vie musulmane.

Et c'est le Grand Socco, naturellement, que choisit le petit Bachir, bossu par-devant comme par-derrière, quand il eut à conter ses histoires étonnantes.

Quel âge avait Bachir ? Dix ans, ou douze, ou quatorze ? Qui étaient ses parents ? Miséreux des faubourgs, ou paysans de douar, ou nomades ? Morts ou partis pour toujours en zone française, en zone espagnole ? Et où était né Bachir, le petit

bossu ? Tanger ? Tetouan ? Larache ? ou dans le Rif sauvage ? ou dans le Souss encore plus secret ? Personne ne le savait, et surtout pas lui-même. Et personne ne s'en inquiétait. Et lui moins que les autres.

Il appartenait à ce peuple d'enfants arabes abandonnés à eux-mêmes pour ainsi dire depuis leur naissance et qui poussent par miracle, comme des plantes. Beaucoup meurent en croissant. Ceux qui résistent sont vraiment doués pour vivre.

Tout le monde, vieille ville ou cité neuve, connaissait Bachir. Même bâti de façon naturelle, il eut été en tout point remarquable. Ses traits étaient beaux par la finesse et l'audace, ses cheveux bouclés et sauvages; les lignes de la bouche montraient une volonté singulière. Et les yeux, chez lui, retenaient surtout l'attention parce qu'ils exprimaient des qualités bien au delà de l'âge de Bachir : l'ironie, la patience et la mélancolie.

Enfin, il chantait comme un ange.

Oui, même bâti à la toise ordinaire, Bachir n'aurait pu se laisser oublier. On imagine aisément l'impression qu'il faisait avec ses deux bosses. La plus grande, de la taille et de la forme d'un pain de sucre, surgissait dans son dos. Sur la poitrine, il semblait porter un œuf d'autruche. Malgré quoi, il n'avait rien du polichinelle. Il était fort et rapide. Il possédait en même temps une manière de secrète majesté. Et sa hardiesse, sa décision, son intelligence, lui soumettaient toute une tribu de petits cireurs, crieurs de jour-

naux et mendiants. Ils formaient une cour en haillons sur laquelle, déguenillé, il régnait.

Ses lieutenants favoris étaient un garçonnet minuscule, coiffé d'un fez énorme, et une fillette si élancée, si fraîche, jolie et légère, qu'elle avait l'air d'appartenir moins à la vie qu'à un conte.

Or, un jour d'été et à l'heure où sur le marché du Grand Socco l'activité, le mouvement, les couleurs et le bruit étaient à leur paroxysme, Bachir, le bossu, apparut, suivi du tout petit Omar au grand fez rouge et d'Aïcha, à la démarche dansante. Omar portait une flûte de roseau et Aïcha un tambourin. Bachir, lui, comme à l'ordinaire, tenait les mains profondément enfoncées dans les poches de sa culotte déchirée.

D'abord personne ne fit attention à eux. On était habitué à les voir au Grand Socco. Et même les voyageurs de passage à Tanger qui, en dix langues différentes, commentaient avec étonnement et naïveté les merveilles du marché en plein soleil ne remarquèrent pas les trois petites silhouettes perdues dans la foule bigarrée et grouillante.

Mais alors le petit garçon coiffé de l'immense fez rouge et la fille dont chaque mouvement avait une grâce étonnante, firent résonner leurs instruments, et Bachir commença de chanter. Et quand l'enfant bossu chantait, il commandait un silence émerveillé. La pureté, la suavité, la douce richesse de sa voix semblaient hors de la condition hu-

maine. Ses mélodies étaient douées du même pouvoir.

Elles avaient le pathétique espagnol, et en même temps le mystère de la mélopée arabe, et on ne les entendait jamais en Espagne, ni dans une autre partie du Maroc. C'étaient des chants andalous du temps de la conquête maure, mais oubliés en Andalousie et n'ayant pas pénétré plus avant en Afrique.

Et les chants séculaires et transplantés se répandirent par la voix du petit bossu sur le Grand Socco, et les acheteurs oublièrent leurs achats et les marchands leur commerce. En quelques instants, une foule dense et profonde entoura Bachir.

On y trouvait une variété inimaginable de visages et d'accoutrements. Vieillards dont la noblesse était celle des temps pastoraux, faces atrocement grêlées par la petite vérole, gens du Sud et du Nord, de la montagne et de la plaine, des villes et des douars, caravaniers, négociants, débardeurs, nègres et demi-nègres, Chleuhs, Rifains et Darkaouas, (ceux-ci de la religion la plus fanatique), paysans et mendiants, chacun avec la coiffure, les guenilles ou la djellabah appropriées à son métier, sa condition, sa tribu ou sa secte. Et les femmes se tenaient derrière les hommes, voilées ou non, et celles qui l'étaient portaient des étoffes blanches, noires, bleues ou roses, et celles qui ne l'étaient pas avaient les nattes au vent ou couvertes par de grands chapeaux de paille. Et ils avaient tous, dans les yeux, la même attention naïve et intense.

Bachir, soudain, cessa de chanter. Un long frémissement de faim inassouvie parcourut la foule. Mais Bachir leva la main et de nouveau se fit un grand silence.

Et Bachir cria :

— Amis de tous les chemins et de tous les métiers, marchands, paysans, artisans, scribes, pêcheurs et caravaniers, vous le savez bien : l'homme est à chaque instant dans la main d'Allah. Et il ignore toujours ce qu'il deviendra dans l'heure qui vient. Et moi surtout qui vais mon sentier dans la vie, en suivant les génies qui volent à travers ma tête. Or voici que, au moment où j'approchais sans dessein du Grand Socco, un esprit m'a parlé :

« — O Bachir, deux fois bossu, a-t-il dit, partage tes expériences avec tes amis, pour les enlever à leurs soucis de chaque jour et pour mieux leur découvrir le vaste monde et ses destins. Mais n'agis pas, ô Bachir, à la façon de ceux qui lisent à haute voix les récits dans les livres, ou de ceux qui sans cesse remâchent le passé, ou de ceux-là encore qui se plaisent aux histoires inventées. Non, dis ce que tu as vu par toi-même. Et fais tes contes avec la vérité de tes jours et de tes nuits. Ainsi tes amis approcheront la folie et la sagesse et connaîtront les peines et les rêves de leur temps. Et aussi, ils vivront la vie de dix peuples, car toi, mendiant bossu, tu es de Tanger où se rencontrent les voyageurs de toutes les terres. »

Et tandis qu'un murmure de curiosité fiévreuse courait à travers la foule aux cent bouches, Ba-

chir frappa brusquement sa bosse de devant et s'écria :

— Et qui, en vérité, connaît mieux que moi cette ville, l'ancienne et la nouvelle, et ses rues et ses maisons, et ses secrets, et les fidèles qui la peuplent et aussi bien les étrangers ? Allah ne m'a-t-il pas accordé le don des langages ? L'espagnol et le français, je les ai appris en même temps que l'arabe, car les Français et les Espagnols occupent notre pays. Quand les nations d'Europe se faisaient la guerre et que les Allemands sont venus ici, j'ai servi, tout enfant, de cireur de bottes à leurs officiers. Et quand cette guerre a été finie, en attendant celle dont maintenant ils se menacent, j'ai fait le même service chez les Américains. J'ai porté les plateaux de café dans les jardins des hôtels splendides. Et j'ai soigné les ânes du *foundouk* où s'arrêtent les caravanes. J'ai tiré la navette du tisserand et j'ai mendié. Et j'ai chanté dans les plus riches demeures. Et qui donc se gêne devant un enfant, un pauvre, un bossu ? Personne. Et j'ai regardé les vies et les cœurs, et les pensées. Et voilà de quoi je vais vous faire récit, ô mes frères... »

Alors les gens qui entouraient le petit Bachir se laissèrent glisser lentement sur leurs talons ou sur leurs jambes croisées, en un demi-cercle où l'on voyait mieux les faces marquées par tant de métiers, de lieux, de climats, et de peuples divers.

Et placés par le hasard, par la force, ou par la ruse, on vit au premier rang : Mohamed, l'écri-

vain public, Abderraman, le riche badaud, et le bon vieillard Hussein qui vendait du khol, Ibrahim le jeune et beau marchand de fleurs, Sayed qui lisait à haute voix des histoires anciennes, Abdallah, le pêcheur aveugle, et Zelma la bédouine effrontée au front plein de tatouages.

S'adressant d'abord à eux par politesse, Bachir commença.

LE TAMBOUR-MAJOR

« Or, une nuit, dit Bachir, ou plutôt à la fin d'une nuit, car le matin n'était pas loin, je me trouvais à l'endroit où les remparts de la vieille ville descendent jusqu'à la route qui mène au port. Il y a là un assez grand espace libre où l'on peut ranger des voitures. Et les étrangers qui veulent visiter la vieille ville, en temps de nuit, et aller dans les établissements où l'on boit et danse, ou dans les maisons des rues mal famées, laissent leurs grandes, leurs belles automobiles à l'abri des remparts.

« On peut gagner quelques pesetas faciles en ouvrant les portières ou en gardant les voitures. La chose est bien connue. Aussi, chaque nuit, vingt ou trente garçons pas plus riches que moi et sans plus de famille, essayent leur chance. Il y en a des petits et des grands, mais ils travaillent tous pour un ou deux chefs, qui sont des hommes faits et auxquels ils portent tout l'argent qu'ils ramassent. La peur les pousse à cela, mais pas

seulement la peur. Ils ont besoin d'être dirigés, commandés; ils n'ont pas de tête à eux.

« Moi, je ne veux pas de patron. Ou alors, c'est moi le patron pour mes amis. Au commencement, les autres ont essayé de m'effrayer. Mais j'ai des dents pour mordre, des doigts pour les enfoncer dans les yeux, des jambes pour courir et quelque chose sous le front. Bientôt ils m'ont laissé travailler à ma guise avec Omar et Aïcha. »

Une voix rêche et monotone s'éleva alors parmi les auditeurs du premier rang : celle de Sayed qui gagnait sa vie en faisant lecture aux bonnes gens de poèmes, de chroniques et de recueils de fables.

— Voilà, voilà, j'en étais sûr, disait-il. Ce petit menteur à deux bosses, après nous avoir appâtés par des promesses extraordinaires, de quoi parle-t-il, en vérité ? Il nous ennuie les oreilles avec les aventures des voyous des rues.

A quoi Bachir répondit sur un ton très suave :

— Rassure-toi, je t'en prie, ô Sayed. Comment pourrais-je te faire concurrence ? Je n'ai besoin ni de tes lunettes, ni des livres éculés que tu trouves chez les colporteurs. Et tous les âges, tu verras, prennent place dans mes contes.

— De toute manière, cet enfant a une voix qui fait du bien à entendre, dit Abdallah, le vieux pêcheur aveugle. Écoutons-le.

— Écoutons, écoutons, cria Abderraman, le badaud bien vêtu, au ventre gras et à la barbe teinte de henné.

— Ecoutons, dirent tous les autres.
Et Bachir parla de nouveau.

« Donc, ce soir-là, Allah étant favorable, nous avons fait quelque argent et j'ai emmené Omar et Aïcha manger des brochettes de foie et des gâteaux dans la vieille ville. Quand nous avons eu l'estomac bien plein, bien gai et plus une seule peseta, nous sommes revenus à l'endroit des voitures. Mais toutes étaient parties. La nuit déjà finissait. Les autres garçons étaient allés se coucher ou sous un porche ou sur la plage. Cependant je n'avais pas envie de dormir, ni Omar, ni Aïcha. Le sommeil ne convient pas à ventre joyeux.

« Le désir m'est venu de voir les pêcheurs s'embarquer sur la mer, et nous avons été vers le port. Ainsi, nous sommes passés devant le *Marchico*. »

A ce nom, une main large et courte et toute tachée d'encre se tendit vers Bachir, et Mohamed, l'écrivain public, demanda :

— Explique-toi bien, ô conteur. Car le *Marchico* dont tu parles m'est tout à fait inconnu.

— Et à moi ! et à moi ! et à moi aussi ! crièrent beaucoup d'auditeurs.

— Et à moi-même, dit Abderraman, le riche badaud en hochant avec étonnement sa barbe opulente passée au henné.

A quoi Bachir répondit en continuant de la sorte :

« Je vous comprends, ô mes amis. Vous avez des travaux, un toit, une famille. Le jour fini, vous regagnez vos douars, vos faubourgs, vos foyers, vos *foundouks*. Il vous faut un sommeil honnête avant de reprendre l'ouvrage. Comment connaître alors le *Marchico*, la taverne du cœur de la nuit ?

« Elle est située à main gauche quand on marche vers le port, à quelques pas de ses grilles et en face du Café de la Douane. Mais les grilles et le café sont fermés depuis longtemps et les rues sont vides dans la ville neuve et même dans la ville vieille et la musique a cessé dans les établissements de danse et les femmes de mauvais aloi s'endorment dans leurs maisons silencieuses quand la vraie vie commence au *Marchico*.

« C'est là que viennent les gens que l'esprit de la nuit et du bruit tient debout jusqu'au plein jour, ceux qui ont assez d'argent pour ne pas s'inquiéter du lendemain, ou pas assez de lendemain pour s'inquiéter de l'argent. Et viennent aussi les musiciens et les chanteurs des maisons de danse pour manger et boire et pour écouter des chanteurs et des musiciens encore plus misérables. »

— Le monde est étrange, remarqua doucement le bon vieillard Hussein qui vendait du khol.

— Le monde change, soupira Abdallah, le pêcheur aveugle. Lorsque mes yeux étaient bons, et que chaque matin je traversais le port, je n'ai jamais vu cette taverne.

Il tendit son regard mort vers Bachir et pria :

JOSEPH KESSEL

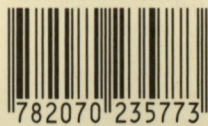
Au Grand Socco

Au pied de la vieille ville de Tanger se trouve la place du Marché, le Grand Socco. C'est là, où grouille une foule pittoresque, que vient Bachir, le petit bossu à la voix d'or.

Quel âge a Bachir? On ne peut le dire. Douze ans, quatorze ans, peut-être. Mais il parle. Il raconte des histoires belles et singulières comme *les Mille et Une Nuits*. Allah l'a doué d'une parole enchantée.

Lady Cynthia, Lord Percival, le bon Abd el Meguid Chakraf — qui veut le bonheur de tout le monde —, M. Evans, le Prophète des Bêtes blessées, la pauvre Léa, l'extravagante M^{me} Elaine, et le marchand d'or et bien d'autres encore défilent tout au long des discours de Bachir qui raconte leurs aventures étonnantes avec une verve et une poésie tout orientales. Mais le personnage favori de Bachir, c'est un petit âne blanc si mystérieux, si touchant que l'on se demande si par hasard ce gentil animal n'aurait pas une âme. Lorsque, sous les yeux émerveillés de Nahas l'usurier, de Sayed le lecteur public, de Zelma la Bédouine et de tous les autres qui l'écoutent inlassablement, Bachir grimpera sur ce petit âne blanc pour aller visiter le monde, personne ne doutera plus de la véracité de ses histoires.

nrf



9 782070 235773



52-VI A 23577 ISBN 2-07-023577-7

Extrait de la publication